ALCIBIADE

COMEDIE

En trois Actes.

Par M. POISSON.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS LE BRETON, Libr[illegible]
du Pont-Neuf, près la rue de Gu[illegible]
à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

ALCIBIADE

COMEDIE

En trois Actes.

Par M. POISSON.

Le prix est de vingt-quatre sols.

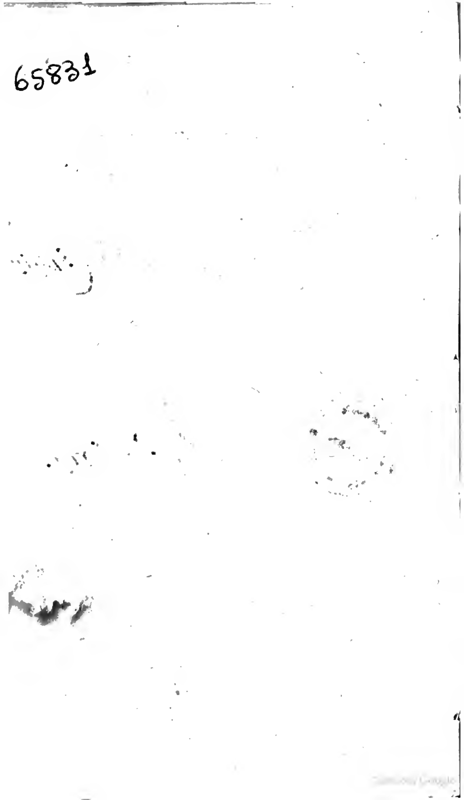


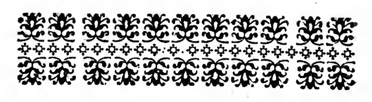
A PARIS,

Chez FRANÇOIS LE BRETON, Libr[illegible] ... hu.
du Pont-Neuf, près la rue de Gu[illegible]
à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.


65831

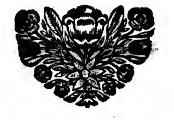


IL y a près de deux ans, que lisant *les Amours des Grands Hommes par Madame de Villedieu*; le plaisir que me faisoit alors cette lecture, me fit imaginer de traiter Alcibiade en Comedie. Il me parut que ce sujet devoit faire au Theâtre un tableau agréable & galand: Je me laissai séduire à l'idée riante, sous laquelle cette Fable se presentoit à moy; & je crus en même tems, que je n'en conserverois les graces, qu'en conservant la simplicité du Roman, & mettant en Vers les

penſées & ſouvent même la Proſe de Madame de Villedieu : Je me reſervois d'ailleurs le droit d'être diſcret ſur cet Ouvrage, s'il ne ſe trouvoit pas digne de l'approbation du Public. A peine fut-il achevé, que, voulant juger avec ſeverité, d'un travail où j'avois rencontré tant de facilité, j'y reconnus la plus grande partie des deffauts qu'on y trouve maintenant ; & fidele à ma reſolution, je le condamnai moi-même à l'oubli : Il en fut tiré cependant par quelques amis, qui m'en demanderent une lecture : ils m'aſſurerent que la proſcription n'étoit pas tout-à-fait juſte ; & me

dirent,que le Public verroit rarement des Ouvrages nouveaux, s'il refusoit son attention à ceux qui ne sont pas parfaits: Que la nécessité de se prêter aux deffauts, luy faisoit assez souvent donner des marques d'une indulgence, dont j'aurois peut-être le bonheur de profiter. Il n'étoit pas difficile de convertir un Auteur dans le cas où j'étois. Je les crus, & je viens d'éprouver effectivement cette indulgence dont ils m'avoient flatté; c'est le seul prix que j'en attendois, car je me ferois scrupule de tirer aucun avantage des applaudissemens qui ont été donnez à cette Piece. Je

ſçai qu'ils ne ſont dûs qu'aux beautez de l'Original, & aux talens des Acteurs qui l'ont repreſentée.



ALCIBIADE

COMEDIE

En trois Actes.

ACTEURS.

ALCIBIADE, Seigneur Athenien.

SOCRATE, Philoſophe.

MIRTO, femme de Socrate.

AGLAUNICE, Aſtrologue.

TIMANDRE, jeune Phrigienne.

CÉPHISE, confidente de Timandre.

AMICLÈS, confident d'Alcibiade.

ESCLAVES.

La Scene eſt dans un Bois près d'Athenes.



ALCIBIADE

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.


PPROCHEZ, Aglaunice, & parlons sans témoins :
J'ai confié Timandre à vos généreux soins ;
De nos instructions je vois qu'elle profite ·
Et ne puis trop louer votre sage conduite.
Mais, quoique son cœur soit nourri dans la vertu,
Le mien, je l'avourai, de crainte est combatu.

Aux nobles ſentimens nous formons ſa jeuneſſe :
Mais ſa beauté s'accroît autant que ſa ſageſſe :
Et ce qu'elle a d'appas & de perfections,
Jette dans mon eſprit mille appréhenſions.
Je crains que tôt ou tard nos jeunes gens habiles
A trouver dans les cœurs des paſſages faciles,
Venant à découvrir cet objet plein d'attraits,
Ne ſe ſentent frappez de redoutables traits ;
Et que l'amour enfin, par des ruſes ſecrettes,
Ne viennent renverſer ici tous nos préceptes.

AGLAUNICE.

Timandre à la vertu met ſon attachement,
Et vous vous allarmez, Socrate, vainement ;
D'ailleurs, ce ſéjour-ci, quoique près de la (Ville,
Offre plûtôt aux yeux un deſert qu'un azile ;
Il n'eſt, vous le ſçavez, que par nous fré- (quenté :
Nul mortel d'y venir ne peut être tenté :
On n'en ſçauroit trouver qu'avec peine l'entrée,
Et Timandre long-tems y peut être ignorée.
Mais de grace, Socrate, accordez à mes vœux,
Touchant cette beauté, de ſinceres aveux :
Quelle eſt-elle ? Et pourquoi vos ſoins pour ſon (enfance ?
Je pourrois cependant en avoir connoiſſance ;
Et par l'Aſtrologie, il me ſeroit aiſé. . . . . .

SOCRATE.

Ah ! laiſſons-là votre art, j'y ſuis trop oppoſé,
Et s'il faut la-deſſus parler avec franchiſe,
C'eſt en vous, croyez-moi, ce que le moins je (priſe.

AGLAUNICE.

Quoi! vous ne croyez point. . . . !

SOCRATE.

Je crois parfaitement
Que tout cela n'eſt bon que pour l'amuſement;
Je ſçai juſqu'où cet art, entre nous, peut s'étendre;
Mais laiſſons ce diſcours. Revenons à Timandre;
Et ſçachez les motifs des ſoins que j'en ai pris.
Elle eſt fille de l'un de mes plus chers amis:
Il étoit de Phrigie; & pour moi ſa tendreſſe
Lui fit quitter ce lieu pour s'établir en Gréce:
La Parque un peu trop tôt diſpoſa de ſon ſort.
Il me dit, m'embraſſant, une heure avant ſa mort,
„ En vos mains, cher ami, je dépoſe ma fille,
„ Unique reſte, hélas! de toute ma famille;
„ Et puiſque du deſtin je vais ſubir la loi,
„ Donnez-lui l'amitié que vous aviez pour moi.
Il mourut. Jugez donc ſi Timandre m'eſt chere,
Et ſi je ne dois pas lui tenir lieu de pere.
Pour la ſouſtraire mieux aux regards des humains,
Et l'inſtruire aux vertus, je l'ai miſe en vos mains.
La garde de Timandre, au centre d'une Ville,
Où regnent les plaiſirs, étoit trop difficile;
Je n'étois occupé que du pénible emploi
De la cacher à ceux qui s'aſſembloient chez moi:
Avec eux fort ſouvent, il falloit me contraindre:
TousDiſciples enfin me donnoient lieu de craindre;
Mais ſçachez plus encor. De ma femme toujours
J'eſſuyois à regret mille fâcheux diſcours.
Jalouſe ſans raiſon de la jeune Timandre,
Sur elle ſa fureur étoit prête à s'étendre;

C'eſt un petit eſprit, ſoupçonneux, inquiet,
Et qui cent fois le jour s'irrite ſans ſujet.
Mais enfin là-deſſus c'eſt aſſez vous en dire,
A preſent que Timandre eſt chez vous, je reſ-
(pire.
Je veux que le ſçavoir faſſe ſes ſeuls plaiſirs,
Qu'il ſoit uniquement le but de ſes deſirs;
Et qu'ignorant enfin toutes paſſions vaines,
Elle ne tienne rien de nos Athéniennes.

AGLAUNICE.

Vous pouvez là-deſſus avoir l'eſprit en paix,
Tout ira, je vous jure, au gré de vos ſou-
(haits;
Je me le perſuade, ou du moins je l'eſpere;
J'ai mis près de Timandre une Eſclave étrangere,
Dont l'eſprit me paroît naturel & ſans art;
Ainſi, nous n'avons rien à craindre de ſa part.

SOCRATE.

Vous avez fort bien fait. Une compagne ha-
(bile,
D'une fille ſouvent rend la garde inutile.

AGLAUNICE.

Sans ceſſe je m'applique à lui vanter le prix
De vos ſages leçons, de vos doctes écrits;
Elle en fait tous les jours devant moi la lecture.

SOCRATE.

Les ſoins que vous prenez me charment, je vous
(jure.

AGLAUNICE.

Puis, pour nous recréer en ces champêtres lieux,
Nous raisonnons un peu sur le Globe des Cieux :
Mes observations devant elle sont faites,
Nous regardons le cours des Astres, des Planetes ;
Et leurs divers aspects, leurs révolutions,
Font presque tous les soirs nos récréations.
J'admire son esprit & comme elle raisonne.

SOCRATE.

Vous ne me direz rien là-dessus qui m'étonne.
Dès ses plus jeunes ans j'ai toujours auguré. . . ,
Apperceevant Amiclès.
Quel dessein fait venir en ce lieu retiré ? . . . .

AGLAUNICE.

C'est quelque voyageur qui ne sçait pas la route,
Et qui dans la Forêt s'est égaré sans doute.

SOCRATE.

Il pourroit me connoître. Evitons ce hazard,
Et cherchons à finir l'entretien autre part.

SCENE II.

AMICLÈS *seul.*

MA foi, c'est se donner une inutile peine,
Je ne découvre rien, & ma recherche est vaine.

Alcibiade est fou, je n'en puis plus douter.
Dans quel entêtement je le vois persister !
Il veut qu'une Timandre, en beauté magnifique,
Habite absolument dans ce séjour rustique :
Il prétend que Socrate est fort mystérieux,
Que c'est lui qui retient cette belle en ces lieux.
D'une jeune beauté ceci n'est point l'asile ;
Et ce seroit plûtôt l'Antre d'une Sybile.
Il n'en démordra point, je connois son humeur.
Dans l'espoir de brûler d'une nouvelle ardeur,
Quelque soit une belle, en un mot brune ou (blonde,
Il iroit, pour la voir, jusques au bout du Monde.
Le prêcher là-dessus, ne serviroit de rien.
Ma morale le choque, il ne la prend pas bien,
D'autres Docteurs que moi ne pourroient le sou- (mettre.
A ses boüillants transports il ose tout permettre :
Et parce qu'il est jeune, & né pour commander,
Ce n'est qu'à ses desirs qu'il croit qu'il faut ceder.
Lui, dans cette forêt, au gré de son caprice,
Va, court, cherche, revient, & fait de l'exercice.
Pour moi, je suis trop las ; & je vais dans ce Bois
Reposer . . . . . .

ALCIBIADE, *derriere le Theâtre.*

Amiclès !

AMICLÈS.

J'entens, je crois, sa voix ?

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

ALCIBIADE.

TU m'as inquieté. Dans ces lieux ſolitaires
Je t'ai crû ſous la dent des Loups, ou des Panthéres.

AMICLES.

A cet air effrayé, que vous me faites voir,
Je conçois quel étoit tout votre deſeſpoir.
Hé bien, Seigneur, vos ſoins pour découvrir Timandre,
Me ſemblent ſuperflus.

ALCIBIADE.

Je n'y puis rien comprendre.

AMICLES.

Ah! ſi j'oſois parler, je vous répondrois bien,
Que c'eſt à vos deſirs où l'on ne comprend rien.
Quoi, vous vous embraſez d'abord pour une belle,
Sur un ſimple recit que l'on vous a fait d'elle;
Je ne vous conçois point.

ALCIBIADE.

Je n'ai juſqu'à ce jour
Senti pour cet objet aucun trait de l'amour.

Mon ame n'en est pas à ce point possedée ;
Sans séduire mes sens, il flatte mon idée.
Je cherche à contenter un desir curieux :
Je veux, si je le puis, satisfaire mes yeux,
Me moquer de Socrate, & de cette sagesse,
Que notre homme aujourd'hui dans Athenes pro-
(fesse,
Et me venger un peu de ses séveritez,
Dont il vient si souvent barrer mes volontez.

AMICLES.

Vous pouvez vous tromper dans l'espoir qui vous
(flatte.
Il n'est qu'une laidron qui puisse aimer Socrate.
Mais ce qui me surprend, pour parler sans dé-
(tours,
C'est de vous voir chercher de champêtres amours,
Et que, pour satisfaire à des chimeres vaines,
Vous quitiez aujourd'hui les premieres d'Athenes.

ALCIBIADE.

Mon cœur au même objet ne peut être arrêté.

AMICLES.

Oh ! je vois bien qu'il est pour la varieté.

ALCIBIADE.

D'ailleurs, regarde-t on le rang dans une belle ?
C'est la beauté qui frappe, & l'on fait tout pour
(elle.
L'amour dans les douceurs de sa felicité,
N'a pas besoin du rang, ni de la dignité.

Qu'un bel objet soit né dans le plus simple étage,
Il est charmant, il plaît. En faut-il davantage ?
Je puis te dire encor, pour m'ouvrir mieux à toi,
Qu'il n'est point de plaisir plus charmant, selon
(moi,
Que celui d'exciter dans un cœur jeune & tendre,
Ces premiers mouvemens, qu'il ne sçauroit com-
(prendre.
Ces desordres secrets, ces desirs inconnus,
Par la crainte chassez, par l'amour retenus,
Et qui font attaquer avec plus de puissance
Toute cette pudeur que donne l'innocence.

AMICLES.

Mais pour en revenir à tous vos changemens,
Quelle est votre raison ? Car ces beaux argu-
(mens,
Sur lesquels votre esprit s'évertuë & décide,
Ne vous ôteront point le titre de perfide.

ALCIBIADE.

Non, je ne le suis point; & dans le fond du cœur
Je sens quelque remors, quand je change d'ar-
(deur.
Je blâme mes desirs, je condamne mon ame;
Je me veux souvent mal d'une nouvelle flâme;
Et si de belle en belle on me voit m'exer-
(cer,
C'est que toujours je cherche à pouvoir me fixer.

AMICLES.

Avec ces sentimens, & selon mon augure,
Vous chercherez encor long-tems, je vous assure.

Mais que va-t-on penſer de votre éloignement ?

ALCIBIADE.

Hors d'Athenes, dis-moi, ne puis-je être un mo-
(ment ?
Ne ſçait-on pas que j'ai des maiſons de plaiſance,
Où je vais quelquefois ?

AMICLES.

Si l'on a connoiſſance
Qu'en tous ces endroits-là vous n'avez pas été,
Et qu'on vienne à ſçavoir qu'en ces lieux arrêté,
Vous cherchez à brûler d'une nouvelle flâme,
Ce ſera fait de vous ; & par plus d'une femme
Vous ſerez déchiré, pour prix d'un tel forfait :
Et moi peut-être auſſi, ſans leur avoir rien fait.
Regardant au fonds du Theâtre.
Ah ! Seigneur......

ALCIBIADE.

D'où lui vient cette frayeur extrême ?

AMICLES.

Au ſecours !

ALCIBIADE.

Que voit-il ? C'eſt Socrate lui-même.

AMICLES.

Je l'ai pris pour un Ours.

ALCIBIADE.

On ne peut à present
Douter qu'il ne retienne ici l'objet charmant,
Dont il eſt ſi jaloux. Il eſt avec ſa femme ?

AMICLES.

Oüi, vraiment, c'eſt Mirto.

ALCIBIADE.

On remarque en leur ame
De l'agitation. Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Ma foi, je n'en ſçai rien.

ALCIBIADE.

Pour en être éclairci,
Sous ce feüillage épais cachons-nous l'un & l'autre.

SCENE IV.

SOCRATE, MIRTO.

SOCRATE.

NON, vous dis-je, il n'eſt point d'humeur
comme la vôtre.
Quel caprice nouveau vous amene en ces lieux?
Pourquoi tout ce courroux? Ce tranſport furieux?
Quoi! parce que je viens dans cette ſolitude
Encourager Timandre au ſçavoir, à l'étude.....

MIRTO.

Et ce ſont juſtement ces frequentes leçons,
Qui jettent dans mon cœur de trop juſtes ſoup-
(çons.
Ne croyez pas qu'ici l'étude vous excuſe:
Pour vous juſtifier, c'eſt une foible ruſe.
Vers Timandre, je vois quel deſſein vous conduit.
Quoique vous me difiez, je ſçai comme on inſ-
(truit
Les diſciples, qui ſont d'une ſemblable eſpece;
Et qui dit Ecoliere, en un mot, dit Maitreſſe.

SOCRATE.

Voilà comme toujours votre eſprit plein d'erreurs,
Voit du crime dans tout, & juge mal des cœurs.
Il ſemble que, hors vous, perſonne en la nature
N'a d'auſtere vertu, ni de chaſteté pure;
Que de Timandre à vous.......

MIRTO.

Point de comparaiſon
D'elle à moi, s'il vous plaît.

SOCRATE.

C'eſt vouloir ſans raiſon
L'offenſer.......

MIRTO.

C'eſt de quoi fort peu je me ſoucie.

SOCRATE.

Mais......

MIRTO.

Ne voulez-vous point que je la remercie ?

SOCRATE.

De grace, jugez mieux de Timandre & de moi.
Je......

MIRTO.

Que j'en juge mieux ! vous vous moquez, je croi,
Je ſçai d'elle & de vous ce qu'il faut que je penſe.

SOCRATE.

Ah ! qu'il me faut avoir ici de patience !

Ne pourrai-je parler ſans être interrompu ?
Car juſques-à-preſent, Mirto, je ne l'ai pû.

MIRTO.

Et que prétendez-vous ici me faire entendre ?

SOCRATE.

Que vous ne connoiſſez Socrate, ni Timandre;
Qu'il faut que vous ſortiez de vos préventions;
Qu'il n'eſt rien de plus pur que mes inſtructions,
Mes préceptes......

MIRTO.

Pourquoi, s'il vous plaît, tant l'inſtruire ?
N'en eſt-ce pas aſſez qu'elle ſçache un peu lire ?
Il ſuffit de cela. Le reſte n'eſt qu'abus :
Et vous ne devez pas lui montrer rien de plus.

SOCRATE.

Du plus rare ſçavoir cette fille eſt capable :
Et connoiſſant en elle un eſprit admirable,
Perſonne ſurement ne peut que m'approuver,
Quand j'applique mes ſoins à le bien cultiver.
Et ma conduite enfin......

MIRTO.

La conduite eſt gentille !

SOCRATE.

Ne pouvez-vous jamais....

MIRTO.

MIRTO.

Prendre ſoin d'une fille !
Cela vous convient bien.

SOCRATE.

Hé quoi ? . . . .

MIRTO.

L'endoctriner !

SOCRATE.

Fort bien. Je ne vois pas . . . . .

MIRTO.

Et la morigener !

SOCRATE.

Quels diſcours ! je ne ſçais . . . . .

MIRTO.

La fureur me domine ;
Une fille à ſeize ans ſous votre diſcipline !
Oh ! j'étouffe, & ne puis ſupporter plus long-(tems
L'excès injurieux de vos déportemens :
J'en ai, pour mon malheur, des preuves trop cer-(taines ;
Et j'en vais de ce pas inſtruire tout Athenes.

SCENE V.

SOCRATE, *seul.*

QUEL malheur est le mien ! comment, dans ce desert,
En dépit de mes soins, m'a-t-elle découvert ?
Ah que l'on est à plaindre avec semblable épouse !
Et quel supplice c'est qu'une femme jalouse !

SCENE VI.

SOCRATE, ALCIBIADE, AMICLES.

ALCIBIADE, *à Amicles.*

ELoigne-toi, je veux seul l'aborder.



SCENE VII.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

Alcibiade ici ! Ah, Dieux !

ALCIBIADE.

Quoi ! Socrate en ces lieux ?

SOCRATE.

Il n'eſt pas étonnant que pour ce lieu tranquille
Vous me voyiez quitter le fracas de la Ville,
De la Philoſophie occupé tous les jours,
Je viens l'entretenir dans ces ſombres détours.
A tous les autres ſoins je préfere l'étude ;
Et rien n'y convient mieux qu'un peu de ſolitude.
Mais vous, Seigneur, qui peut ici vous attirer ?
Aux fêtes, aux plaiſirs, qui vous fait préferer....

ALCIBIADE.

Je deviens Philoſophe. Amoureux de l'étude,
Je venois, comme vous, chercher la ſolitude.
Ce que vous aimez tant, on peut auſſi l'aimer.

SOCRATE.

De cette paſſion je ne puis vous blâmer.

Elle eſt belle, il eſt vrai ; mais quoiqu'elle ſoit (telle,
Il ne vous convient pas de quitter tout pour elle.
Le rang que vous tenez, exige un autre ſoin.
Vous êtes né d'un ſang, dont la Grece a beſoin.
Loin d'aimer la retraite, & d'y trouver des char- (mes,
Vous ne devez ſonger qu'à la gloire des armes.

ALCIBIADE.

J'ai toujours approuvé vos conſeils ; ils ſont bons :
Mais pour donner ceux-ci, Socrate a ſes raiſons.

SOCRATE.

Comment ? que dites-vous ?

ALCIBIADE.

Ils ſont bien en leur place.

SOCRATE.

Par mes conſeils, Seigneur, qu'entendez-vous de (grace ?

ALCIBIADE.

Que vous ne m'en ayez jamais, dans nos pro- (pos,
Donné de plus ſenſez, ni de plus à propos :
Et votre ame, à ma gloire, eſt fort intereſſée.

SOCRATE.

Je ne puis concevoir quelle eſt votre penſée.

ALCIBIADE.

Sans chercher de détours, ma foi, faites l'aveu
Qu'Alcibiade, ici, vous inquiéte un peu.

SOCRATE.

Je ne vous entens point.

ALCIBIADE.

Je vais me faire entendre;
Et même ne dirai qu'un mot.

SOCRATE.

Et quel?

ALCIBIADE.

Timandre.

SOCRATE.

Ciel!

ALCIBIADE.

Vous êtes surpris de me voir si sçavant.

SOCRATE.

Prenez garde de faire un mauvais jugement.
Quelquefois on se trompe; & souvent l'apparence....

ALCIBIADE.

D'un soin mysterieux, que voulez-vous qu'on pen-
(se?

SOCRATE.

Qu'on pense mal, ou bien, je ne croi pas de-
(voir
Mettre au grand jour tous ceux que j'exerce au
(sçavoir.
Que mon instruction soit secrette ou publique,
Je n'en dois pas tenir compte à la République.

ALCIBIADE.

Vous n'empêcherez pas qu'on n'entre en des soup-
(çons,
Lorsqu'on vous voit donner aux belles des leçons.

SOCRATE.

Ma sagesse est connuë; & quoique l'on publie....

ALCIBIADE.

Est-elle, avec Timandre, aussi-bien établie?

SOCRATE.

Faut-il que vous alliez toûjours au criminel?
J'ai trouvé, je l'avouë, un heureux naturel,
Il offre à la science un champ doux & facile,
Et je serois fâché de le laisser stérile.

ALCIBIADE.

Et ce beau naturel qui vous occupe tant,
Se rencontre placé dans un objet charmant.

SOCRATE.

Que fait cette raison ? Ne puis-je, sans foiblesse,
Former son jeune cœur aux loix de la sagesse ?

ALCIBIADE.

Je pensois comme vous, quand on me menaçoit
Des attraits merveilleux, dont Neméa brilloit.
„ Quoi donc, disois-je, moi, que les plus belles
(chaînes
„ Ont toûjours sçû lier aux premieres d'Athénes,
„ Pour une Courtisanne aurois le cœur percé ?
„ Non, non ; je la verrai sans en être blessé.
Cependant, vous sçavez à quel excès mon ame
A pour elle porté sa malheureuse flâme,
Combien il m'a fallu pour elle disputer,
Et dans quel ridicule elle m'a sçû jetter.

SOCRATE.

Il est entre nous deux bien de la difference,
Et votre ame & la mienne ont peu de ressemblance.
Vous êtes jeune, & riche ; & la prosperité
Vous livre sans relâche à votre volupté.
Suivre en tout vos desirs, est votre unique affaire,
Vous les contentez tous, pouvant y satisfaire ;
Vous entreprenez tout, & tout vous est aisé.
Pour moi, que la fortune a peu favorisé,
Vaincre mes passions est toute ma richesse ;
Et de mon simple état je tire ma sagesse.
L'éclat de la beauté n'arrête enfin mes yeux,
Que pour y contempler la puissance des Dieux.
Me montrant là-dessus bien different d'un autre,
J'exerce ma vertu dans ce qui perd la vôtre.

Je vois votre naufrage ; & plaignant votre sort ;
C'est de lui que j'apprends à me tenir au port.

ALCIBIADE.

Je vous crois au-dessus des foiblesses humaines.
Il s'étoit répandu quelques bruits dans Athénes ,
Qui ternissoient un peu ce vertueux sçavoir ,
Qu'avec soin de tout temps vous nous avez fait voir.
J'ai voulu de ces bruits m'éclaircir par moi-même :
Et je vois à present qu'une malice extrême ,
Pour vous calomnier , regne en bien des esprits.
Je rends justice au vôtre , & j'en connois le prix.
Contre vos envieux je sçaurai vous défendre.

SOCRATE.

Seigneur, j'aurai beaucoup de graces à vous rendre.

ALCIBIADE.

Je ne veux point troubler vos méditations ,
Et laisse un libre cours à vos réflexions.

SOCRATE.

J'aimerois à rester dans ces endroits rustiques ;
Mais je dois satisfaire à mes leçons publiques.



SCENE VIII.

SCENE VIII.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

HE bien, Seigneur?

ALCIBIADE.

Socrate enfin s'est découvert.
A peine je me suis à ses regards offert,
Qu'un trouble, un embarras.... Mais je sçaurai
(t'instruire,
Dans une autre saison, de ce qu'il m'a sçû dire.
Cette Timandre est belle, il n'en faut point douter;
Pour la voir, Amicles, je prétends tout tenter.
Dans Athénes rentrons, sans tarder davantage,
Je ne veux point donner à Socrate d'ombrage;
Et dans l'espoir flatteur dont je suis agité,
Sui-moi, je te dirai ce que j'ai projetté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE. PREMIERE.

TIMANDRE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AVoüez, n'en déplaise à la Philosophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien triste vie,
Et qu'il n'est pas besoin de consulter les Cieux
Pour voir que ce séjour est des plus ennuyeux.
Cette affreuse prison, Socrate, & son Ecole,
Me feroient à la fin, je croy, devenir fole.
Hé quoi! Devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de Livres, d'Instrumens,
Ne parler que de Globe, ou de Pole, ou de Zone,
Et, le monde à la main, ne voir jamais personne!

TIMANDRE.

Socrate n'exaltant qu'un austere devoir,
Dit que l'on doit donner tout son tems au sçavoir.

CEPHISE.

On ne pourra jamais me mettre dans la tête
Que, pour être sçavante, il faille vivre en bête :
Et la nature en vous n'a point mis des attraits,
Pour être confinez dans le fond des forêts.
Ceci vous embarasse ; & vous êtes surprise
De m'entendre parler avec tant de franchise :
Mais quand je mets pour vous toute reserve à part,
De même il faut aussi me répondre sans fard.
On me croit fille simple ; & sous cette apparence,
J'attire d'Aglaunice ici la confiance.
Quels que soient, entre nous, ses sçavans entretiens,
Je croy que mes conseils vaudront mieux que les (siens.
N'imaginez-vous point qu'il peut être, en la vie,
Des passe-temps plus doux, & plus dignes d'envie,
Que ceux que nous menons ? Vous pouvez hardi-
Vous confier à moy. (ment

TIMANDRE.

J'avoûrai franchement,
Quels que soient du sçavoir les beautez admirables,
Que je conçois qu'il est des choses plus aimables.

CEPHISE.

Moi, qui n'ai jamais lû de Livres, ni d'Ecrits ;
Je le conçois aussi, sans qu'on me l'ait appris.

TIMANDRE.

Ah ! Céphise, avec toi je m'explique sans crainte.
C'est pour moi, je l'avouë, une dure contrainte

Que celle où je me trouve.

CEPHISE.

Eh ! je le croirois bien.
Mais à quoi nous sert donc votre esprit & le mien ?
Que ne profitons-nous, selon notre caprice,
De cette liberté, que nous laisse Aglaunice ;
Il nous seroit aisé d'abandonner ces lieux,
Et de faire au desert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te mocques !

CEPHISE.

Ma foi, je tenterois fortune :
Et loin d'aller chercher des hommes dans la Lune,
D'un autre monde, enfin, sans me mettre en souci,
J'irois voir si le nôtre est mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti, que le Ciel me préserve !
Je ne sçai quel sera le sort qu'il me reserve ;
Mais malgré tout l'ennui que mon cœur peut avoir,
Je ne suivrai jamais que les loix du devoir.
Je conçois, & je sens à quoi l'honneur m'engage ;
Et dûssai-je toujours me voir dans l'esclavage,
A d'impuissans desirs je sçaurai préferer
La raison, qui déja commence à m'éclairer.

CEPHISE.

Quand la raiſon devient ſi forte en ſa naiſſance,
Je la regarde, moi, comme un reſte d'enfance.
Pour moi, j'en ai paſſé, Madame, la ſaiſon;
Et j'ai depuis long-temps fait mon cours de raiſon:
J'en puis avoir fort peu; mais, ma foi, je me flatte
D'en avoir encor plus qu'Aglaunice, & Socrate.
Pour elle, ſon eſprit eſt tout-à-fait tourné;
Et de quelque ſçavoir dont il puiſſe être orné,
On voit facilement qu'en tout il ſe déregle;
Il veut regler la Lune, & la Lune le regle.
Elle croit que chaque Aſtre au firmament planté,
N'eſt-là que pour agir ſelon ſa volonté;
Qu'avec ſon grand compas, & ſa longue lunette,
Elle fera parler là haut chaque Planette;
Qu'elle ſçait dans l'inſtant tout ce qu'il s'y réſout,
Et que le Ciel enfin lui rend compte de tout.
Mais venons à Socrate. Ou je ſuis fort trompée,
Ou ſon ame en ſecret de vous eſt occupée:
L'extrême ſoin qu'il prend de vous cacher à tous,
Me le fait croire Amant, & même Amant jaloux.

TIMANDRE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

CEPHISE.

Je dis ce que je penſe,
Madame.

TIMANDRE.

Un tel ſoupçon & m'allarme & m'offenſe;

CEPHISE.

Ce ſoupçon ne doit point vous cauſer de ſouci,
Je ſçai qu'il ne va rien du vôtre en tout ceci.
De penſer autrement je ſerois condamnable :
Mais ſi Socrate étoit d'une figure aimable,
Et que l'Amour, pour plaire, enfin l'eût fait exprès,
Je ne répondrois pas de vous, comme je fais,
Je vous en avertis.

TIMANDRE.

Socrate à la ſageſſe
Se donne tout entier, & la prêche ſans ceſſe;
Et je ne penſe pas qu'il puiſſe concevoir.....

CEPHISE.

Tous ces gens, la plûpart, appliquez au ſçavoir,
Semblent toujours prouver qu'à leurs ſens ils com-(mandent,
Et font le plus ſouvent ce qu'eux-mêmes deffen-(dent.
Je le repete encor. Socrate, près de vous,
Quoique vous puiſſiez dire, agit en vrai jaloux;
Il s'eſt mis dans l'eſprit quelques chiméres vaines :
Et quand il vous a fait abandonner Athénes,
Il craignoit ſûrement que quelqu'autre aujourd'hui
Ne ſçût s'approprier un bien qu'il croit à lui.
Je gage qu'il vous aime ; & c'eſt ſa jalouſie
Qui lui fait.....

TIMANDRE.

Que mon ame eſt de frayeur ſaiſie!

Sur Socrate, tu viens de desiller mes yeux ;
Et desormais il va me paroître odieux.
Autant que j'eus pour lui d'attachement, d'esti-
(me,
Autant pour lui la haine en mon ame s'imprime.

CEPHISE.

Hé bien, n'en parlons plus. Employons ces inf-
(tans
En entretiens plus gais, & plus intéressans.

TIMANDRE.

J'y consens de bon cœur.

CEPHISE.

Parlons des jolis hommes.
Cela console un peu dans l'état où nous som-
(mes.
Notre ennuy ne sçauroit que par-là s'exhaler ;
Et n'en voyant pas un, c'est le moins d'en parler.

TIMANDRE.

A quoi cela sert-il ?

CEPHISE.

Mais cela plaît, ... amuse. ...
C'est un passe-temps simple, ... un plaisir de
(recluse.
Dans Athénès, nos yeux seroient plus satisfaits :
C'est-là, dit-on, qu'il est des hommes bien par-
faits.

TIMANDRE.

Hélas! je n'en sçai rien.

CEPHISE.

La chose est surprenante.
Quoi! Vous avez été de ces lieux habitante,
Sans jetter les regards sur quelque Athénien?

TIMANDRE.

Avec grand soin, Céphise, on m'ôtoit ce moyen.
Cependant je pourrois te faire confidence
Que.... mais non : je crains trop...

CEPHISE.

Parlez en assurance,

TIMANDRE.

Entre les jeunes gens, que Socrate instruisoit,
Par hazard j'en vis un.....

CEPHISE.

Sans doute, beau, bienfait?

TIMANDRE.

Je le vis un instant, sans en être apperçûë;
Et rien, je l'avoûray, ne plut tant à ma vûë.
Mon unique desir étoit de le revoir;
Mais je n'eus pas conçû plutôt un tel espoir,

Que, pour me mettre ici, l'on m'arracha d'Athé-
(nes.
Il me fallut bannir des esperances vaines;
Non sans être livrée à de secrets transports,
Que mon cœur n'avoit point ressenti jusqu'alors.
Je t'ouvre, tu le vois, entierement mon ame.

CEPHISE.

Cela soulage un peu: dites le vrai, Madame.
Ah! Ah! vous avez donc ressenti de l'amour?
Et vous me l'avez pû cacher jusqu'à ce jour?
Comment? Estre avec moi si long-temps reservée?

TIMANDRE.

L'occasion encor ne s'étoit pas trouvée,
De t'en entretenir.

CEPHISE.

Et dites, quel étoit
Ce jeune homme? Sçachons comment il se nom-
(moit.

TIMANDRE.

Je l'ignore, Cephise.

CEPHISE.

Ah, triste circonstance!
Vous avez en cela manqué de prévoyance.

TIMANDRE.

Et dequoi m'eût servi....

CEPHISE.

Lorsque quelqu'un nous plaît,
Il faut tout employer pour sçavoir quel il est.
Aux filles, ce sont-là des soins très-nécessaires;
Cela s'appelle avoir de l'ordre en ses affaires.
Pour moi, j'aurois été plus prudente que vous;
Et d'abord.....

TIMANDRE.

Aglaunice approche, taisons-nous.

SCENE II.

AGLAUNICE, TIMANDRE, CEPHISE, ESCLAVES.

AGLAUNICE.

Aux Esclaves.
Venez; mettez ici ces Livres, cette Sphére,
Personne dans ce lieu ne pourra me distraire.
A Timandre.
Ah! Timandre, c'est vous? Cet endroit écarté,
Me plaît par sa fraicheur, & sa tranquillité.
Timandre, écoutez-moi. J'ai mis sur votre table
Des Livres, dont le choix me paroît convenable.
L'un vous apprendra l'ordre, où se trouvent placez
Ces Globes lumineux dans les Cieux dispersez.
Tout en est instructif. Vous y trouverez même
Des traitez merveilleux, faits sur chaque systême.
Dans l'autre vous verrez quels sont mes sentimens;
Et mes décisions touchant les Elémens.

J'y prouve par raisons, que l'on ne peut détruire,
Que tout doit être plein, quoique l'on puisse dire,
Dans la Terre, dans l'Eau, dans le Feu, dans les
(Airs;
Et qu'il n'est aucun vuide en ce vaste Univers.

CEPHISE.

On pourroit lui prouver par raison bien solide,
Que c'est en ce desert que se trouve le vuide.

AGLAUNICE.

Allez : Je veux ici seule m'entretenir,
Et sur divers sujets pénétrer l'avenir.

SCENE III.

AGLAUNICE *seule.*

JETTONS d'abord les yeux sur les Ephémérides :
Pour parcourir le Ciel, ce sont toûjours mes
(guides.
Sur le sort de Timandre exerçons mon sçavoir.
Quoique dise Socrate, il faut lui faire voir
Qu'il blâme injustement .... mais qui vois-je pa-
(roître ?

SCENE IV.

AGLAUNICE, ALCIBIADE, *en habit de Phrygien.*

A part. ALCIBIADE.

Est-ce elle ?

AGLAUNICE.

A part.

Un inconnu ? . . .

ALCIBIADE, *à part.*

Non ; cela ne peut-être.

AGLAUNICE.

A part.

Sa figure est aimable, & dissipe en mon cœur
Tout ce que son abord y causoit de frayeur.
A Alcibiade.
Peut-on vous demander quel sujet vous améne ?

ALCIBIADE.

Depuis long-temps, je tiens une route incertaine.
Peut-être pourrez-vous rassurer mon espoir.
J'arrive de Phrygie ; & je venois sçavoir
Si c'est en ce séjour que demeure Timandre,
Je suis de son Païs ; & je venois lui rendre

Mes devoirs, de la part de l'un de ses parens.

AGLAUNICE.

Je puis vous contenter.

ALCIBIADE.

Ah, quels ravissemens!

AGLAUNICE.

A part.

La douceur de sa voix, sa démarche, sa grace
Cause un trouble en mon cœur.... cachons ce (qui s'y passe,
Et feignons avec lui.

ALCIBIADE.

Daignez prendre le soin
De me dire par où...

AGLAUNICE.

Vous n'irez pas bien loin;
C'est moy, qui suis Timandre.

ALCIBIADE.

Ah, Ciel! quoi, vous?

AGLAUNICE.

Moi-même:

ALCIBIADE.

A part.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.

Je le merite bien. C'est-là Timandre? Ah, Dieux!
Comment pense Socrate? Et quels sont donc ses
(yeux?

AGLAUNICE.

Vous semblez étonné! Vous avez crû, peut-être,
Voir en moi plus d'attraits, plus de charmes pa-
(roitre;
Mais sçachez que Socrate, aux fragiles beautez,
A toûjours préferé les sublimes clartez.
Son ame, je le voi, ne vous est pas connuë.
Montrant la Sphère, &c.
Venez; sur ces objets, daignez jetter la vûë.
Voilà tout ce qui flate & son cœur & ses yeux.
Voilà tous les attraits dont il est amoureux.
Il connoît jusqu'où va ma science profonde.
Je sçai tout ce qui doit arriver dans le monde.
Je vois, quand il me plaît, le sort des Potentats,
Aussi-bien que celui des differens Etats.
Je connois le destin des Principaux d'Athénes,
Des Chefs, des Sénateurs, des fameux Capitaines,
Connus par leur naissance, autant que par leurs
(faits;
Comme de Lamacus, Nicias, Périclés,
Alcibiade....

ALCIBIADE.

Quoi! Vous connoissez, Madame,
Alcibiade?

AGLAUNICE,

Bon! je pourrois de son ame
Pénétrer les secrets. Socrate ma donné
L'heure précisément où ce jeune homme est né,

J'en ai fait la figure ; & par mon Art ſuprême,
Je ſçai tout ce qu'il fait, enfin, comme lui-même.

ALCIBIADE.

Je ſuis un incrédule ; à ne vous point mentir,
Vous aurez là-deſſus peine à me convertir.
J'ai toûjours mépriſé cette vaine ſcience,
Qui des Aſtres ſur nous admet une influence.
Dans cet éloignement où je les vois rouler,
Ils n'ont rien avec nous, je penſe, à démêler,
Et ſur certain aſpect fâcheux, ou favorable,
Prédire l'avenir, me paroît une fable :
Et vouloir me prouver ce que fait-à-preſent
Alcibiade, c'eſt, je le dis franchement,
Une pure chimere.

AGLAUNICE.

Ayez plus de croyance.
Tels qui ſe ſont voulu mêler de ma ſcience,
Ont pris, pour la connoître, un inutile ſoin.
Mais moi, j'ai ſçû pouſſer mes recherches ſi loin,
Que lorſque de quelqu'un j'ai dreſſé la figure,
Quelqu'éloigné qu'il ſoit, dans l'inſtant je ſuis sûre
De rendre mot pour mot les paroles qu'il dit ;
Rien ne peut égaler mon Art, ſans contredit.

ALCIBIADE.

Hé, Madame ! de grace, ayez la complaiſance
De me montrer l'effet d'une telle ſcience
Touchant Alcibiade. Il eſt de mes amis ;
Et je ſerois fort aiſe....

AGLAUNICE.

Il ne m'eſt pas permis

De vous rien refuser. Mais je me persuade
Que vous serez discret.

ALCIBIADE.

Sans doute.

AGLAUNICE *regardant sur ses Tablettes, & y traçant quelques figures.*

Alcibiade
Est né, Venus étant au signe du Lion :
Il a beaucoup d'amour, & de courage.

ALCIBIADE.

Bon.

AGLAUNICE.

Ses feux ne durent pas, si je m'y sçai connoître,
Le changement lui plait.

ALCIBIADE.

Cela pourroit bien être.

AGLAUNICE.

Il quitte tout souvent pour un objet nouveau ;
Et ce qu'il abandonne, est quelquefois plus beau.

ALCIBIADE.

Ce peut être, en effet, le sort d'Alcibiade.
Mais pour qu'entierement votre Art me persuade;

Madame, dites-moi ce qu'il fait en ce jour.

A part.

Se pourroit-il ?

AGLAUNICE.

Il est en rendez-vous d'amour.

ALCIBIADE.

Avec qui donc ?

AGLAUNICE.

Avec la plus belle d'Athénes.

ALCIBIADE *riant.*

On ne peut pas donner des preuves plus certaines
De votre grand sçavoir.

AGLAUNICE.

De ce que je vous dis,
Pourriez-vous donc douter ?

ALCIBIADE.

Comment ! j'en suis surpris.
Je ne veux pas plûs loin pousser mon ambassade,
Et vais dire à l'instant au jeune Alcibiade,
Qu'il sçache desormais un peu se contenir,
Et qu'il soit, s'il se peut, plus sage à l'avenir.

AGLAUNICE.

Mais quoi ? . . .

ALCIBIADE.

Je vais exprès dans Athénes me rendre.

AGLAUNICE.

Mais quoi ? vous n'avez donc rien à dire à Timan-
(dre ?

ALCIBIADE.

Ah ! ma foi, non. Avant que m'offrir à ses yeux,
Elle seule occupoit mon esprit en ces lieux ;
Et j'avois, il est vrai, cent choses à lui dire :
Mais j'ai tout oublié, Madame, & me retire.

SCENE V.

AGLAUNICE *seule.*

QUEL étoit le dessein de ce jeune étranger ?
Qui l'a conduit ici ? Je ne sçai qu'en juger.
Il s'est dit Phrygien. Ah ! si je ne m'abuse,
Il a, pour voir Timandre, employé cette ruse :
C'est quelque Athénien, sans doute, déguisé ;
Et dans son entreprise il a crû tout aisé.
Son aspect m'a saisie ; & sans trop m'y connoître,
Pour plaire, selon moi, c'est ainsi qu'il faut être.
Sa vûë a sur mon cœur fait de l'impression :
J'y sens, je l'avoûrai, de l'agitation.

Socrate vient. Cachons mon trouble avec adresse.
Quelle honte pour moi s'il voyoit ma foiblesse!
Qu'a-t'il? Il me paroît vivement agité.

SCENE VI.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

AGLAUNICE, je suis contre vous irrité.
Je ne m'attendois pas à votre négligence,
Et ne puis plus avoir pour vous de confiance.
Alcibiade a vû Timandre.

AGLAUNICE.

Lui? Comment?
Et quand l'a-t'il donc vûë?

SOCRATE.

En ce même moment.

AGLAUNICE.

Qui peut vous avoir fait cette imposture extrême?

SOCRATE.

C'est une vérité que je tiens de lui-même.
Je viens de le trouver, en habit Phrygien;
Et sans se soucier de me déguiser rien.....

AGLAUNICE.

Quoi! c'eſt Alcibiade ?.....

SOCRATE.

Oui, lui-même, vous dis-je.

AGLAUNICE.

Socrate, il ne faut pas que cela vous afflige:
Reprenez tous vos ſens; calmez votre ſouci.
Celui dont vous parlez, il eſt vrai, ſort d'ici;
J'ai reçu ſa viſite, & n'ai pû m'en deffendre:
Mais il n'a vû que moi; j'ai paſſé pour Timandre.

SOCRATE.

Quoi! vous?

AGLAUNICE.

N'en doutez point; c'eſt une verité.
Pour mieux l'entretenir dans ſa credulité,
Je n'ai fait qu'exalter avec quel zele extrême
Il vous plaiſoit ici de m'inſtruire vous-même,
Et quels ſoins vertueux, quels divins ſentimens,
Vous mettoient au-deſſus du commerce des ſens.
Enfin ſoit qu'il ait eu l'ame préoccupée
De voir en ſes deſſeins ſon attente trompée,
Confus de ſon erreur, il a quitté ces lieux.
Ah! s'il revient encor pour s'offrir à mes yeux,
A preſent que je ſçai que c'eſt Alcibiade,
Je le traiterai bien; & je me perſuade....

SOCRATE.

Non; ne ſouhaitons pas qu'il reparoiſſe ici.
Puiſque votre artifice a ſi bien réüſſi,

Il faut s'en tenir là. Le jeune homme est aimable,
Et sçait assujetir le cœur le moins traitable.

AGLAUNICE.

Lui! Bon!

SOCRATE,

Ne cessez point de redoubler vos soins,
Et que Timandre n'ait que vos yeux pour témoins.

AGLAUNICE.

Sortez des noirs soupçons où la crainte vous porte.
J'ai de l'experience, & je suis femme forte.
C'est vous en dire assez.

SCENE VII.

AGLAUNICE *seule.*

Respirons un moment.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quoi! c'est Alcibiade! Et comment ma science
M'a-t'elle pû manquer en cette circonstance!
Mais un flatteur espoir vient rassurer mon cœur.
L'amour va réparer en ce jour mon erreur.
Puisqu'il est de mon sort d'aimer Alcibiade,
Il doit m'aimer aussi; tout me le persuade,
Je le lis dans le Ciel. Mon observation
Ne peut être que juste en cette occasion.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE CEPHISE.

TIMANDRE.

Oui, c'est cet Inconnu; c'est lui-même, Cephise.

CEPHISE.

J'ai peine à revenir encor de ma surprise.
Quel sujet l'aura pû conduire en ce séjour?
Est-ce un coup du hazard, où plutôt de l'amour?
Moi, sans songer à rien, j'étois sous ce feüillage;
J'y goûtois à loisir la fraicheur de l'ombrage,
Lorsqu'avec Aglaunice appercevant quelqu'un,
La curiosité (mal aux filles commun)
M'a portée aussi-tôt à tâcher de connoître
Ce que l'on lui vouloit, & qui ce pouvoit être.
Alors, j'ai dérangé des branches doucement;
D'un jeune homme j'ai vû le port noble & char-
(mant;
Et vers vous j'ai couru dans cette conjoncture,
Pour vous faire avec moi joüir de l'avanture.

TIMANDRE.

Ah, que j'aurois voulu bien plutôt l'ignorer !
A ses premiers transports mon cœur va se livrer ;
Et je sens que déja je n'ose plus prétendre
A la tranquillité que j'avois sçu reprendre.

CEPHISE.

Cela ne doit point tant vous causer de douleur ;
Revoir ce qu'on aimoit, n'est pas si grand malheur.
Mais ce que je ne puis vous taire davantage,
C'est qu'Aglaunice, ici, tenoit certain langage,
Qui m'a fait soupçonner que pour cet Inconnu
L'amour jusqu'en son cœur sans peine est parvenu ;
Et nommant plusieurs fois le nom d'Alcibiade......

TIMANDRE.

Ah, Ciel ! ce seroit lui ?

CEPHISE.

Je me le persuade.
Mais nous réfléchirons dans l'instant là-dessus.
Il faut vous dire ici quelque chose de plus.
Comme je l'observois, sans en être apperçuë,
Faisant semblant d'avoir d'autre côté la vuë,
Elle a pris un papier, griffonné quelques mots,
Et poussé des soupirs ; (elle avoit le cœur gros.)
Puis, se levant, elle a, d'une course subite,
Eté chez le Berger, qui sous ce roc habite :
Ce vieux Pasteur souvent fait ses commissions.
Livrons-nous à present à nos réflexions.

TIMANDRE.

Quoi ! c'eſt Alcibiade !

CEPHISE.

Oui, ſans doute, Madame,
C'eſt lui.

TIMANDRE.

Ciel ! que je ſens de trouble dans mon ame !
Que penſer de ceci !

CEPHISE.

Moi, je penſe, entre nous,
Qu'il ne venoit, ma foi, dans ces lieux que pour
(vous.
Car nous ne pouvons pas croire ſans injuſtice,
Qu'il ſoit ici venu pour les yeux d'Aglaunice.
Ce ſeroit mal juger du jeune Athenien.
De plus, nous l'avons vû ſous l'habit Phrygien ;
Et ce déguiſement cache quelque myſtere,
Où vous ſeule avez part, je vous le reitere.

TIMANDRE.

Mais s'il n'étoit venu que pour moi ſeulement,
Seroit-il de ces lieux parti ſi promptement !
Je croi que s'il avoit deſiré ma preſence ......

CEPHISE.

Aglaunice eſt ruſée & plus que l'on ne penſe.

Je

Je connois son esprit ; & je pourrois juger
Qu'elle a depaïsé finement l'Etranger ,
Et que voulant alors à ses yeux vous soustraire ;
Elle aura mis en œuvre ici son sçavoir faire.

TIMANDRE.

Cela se pourroit bien.

CEPHISE.

Oh ! c'est la verité.
Mais pour mieux pénétrer dans cette obscurité ;
Usons à notre tour de ruse , d'artifice ;
Tâchons de rencherir un peu sur Aglaunice.
Il seroit un moyen de nous bien éclaircir.

TIMANDRE.

Et de quelle façon pourrions-nous réussir ?
Dépêche , parle vite.

CEPHISE.

Ah , quelle promptitude !
Hé ! je ne vous croïois vive que pour l'étude.

TIMANDRE.

Ah ! ne redouble point , Céphise , mes ennuis !
Et me menage un peu dans le trouble où je suis.

CEPHISE.

Soit. Et , sans perdre tems , venons à notre affaire.
J'ai donc imaginé , soit dit , sans vous déplaire ,

Qu'une petite Lettre auroit grande vertu.

TIMANDRE.

Que veut dire une Lettre ? Et comment l'entens-tu ?

CEPHISE.

Oh ! J'aime tout d'un coup, moi, que l'on me pé-
(netre.

TIMANDRE.

Mais je ne t'entens point.

CEPHISE.

Je vous dis une Lettre.
Seulement.

TIMANDRE.

Une Lettre ? Hé bien, que j'écrirois ?

CEPHISE.

Oüi, que vous écririez, & que je porterois.

TIMANDRE.

A qui donc cette Lettre ?

CEPHISE.

Au jeune Alcibiade.

TIMANDRE.

J'écrirois ?

CEPHISE.

Pourquoi non ? En feriez-vous malade ?

TIMANDRE.

Une Lettre ? moi ? Ciel !

CEPHISE.

Hé bien, point de couroux.
C'eſt moi qui l'écrirai ; vous la porterez, vous.
Aimez-vous mieux cela ?

TIMANDRE.

Tout auſſi peu.

CEPHISE.

J'enrage;
Allez, je vous croyois avoir plus de courage,
Au lieu de recevoir mes avis importans,
Et de mettre à profit de ſi rares inſtans. . . .

TIMANDRE.

J'entens venir quelqu'un.

CEPHISE.

C'eſt Socrate, peut-être,

TIMANDRE.

Ah ! fuyons ; à ſes yeux je ne veux point paroître;

SCENE II.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

HE' quoi! tout aujourd'hui, de ce malheureux Bois,
Nous ne pourrons sortir? Ouf! je suis aux abois.
Nous revenons encore aux mêmes lieux, je pense,
Où nous étions tantôt?

ALCIBIADE, *tenant une Lettre à la main.*

Il est vrai:

AMICLES.

Belle avance!
Ce Courrier, que Timandre a dépéché vers vous,
Connoît mal le Païs, ou s'est moqué de nous,
Je m'en suis méfié. Ce vieux coquin, sans doute,
Nous aura par malice enseigné mal la route.

ALCIBIADE.

Cela se pourroit bien.

AMICLES.

Vous l'avez mal reçu;
Et cela l'a fâché.

ALCIBIADE.

Je m'en suis apperçu;

Ma rèponse, en effet, n'a pas été galante.
Mais aussi que dis-tu de cette extravagante,
De Timandre, en un mot, qui croyant m'enga-
(ger,
Après moi dans ce Bois envoye un messager,
Pour me faire tenir cette Lettre amoureuse ?
Peut-on rien de plus fou ?

(Il jette la Lettre, & Amicles la ramasse.)

AMICLES.

C'est qu'elle est connoisseuse.
Et pour peu que l'on ait certain air, certains
(traits....
Oh! les femmes sur nous ne se trompent jamais.

ALCIBIADE.

Pour moi, je l'avourai, je ne puis m'en défendre.
Je me suis bien trompé touchant cette Timandre.
Les avis que Mirto sans cesse me donnoit,
La fureur, où tantôt en ces lieux elle étoit,
De Socrate surtout les soins, & le mystere,
Ma rencontre avec lui dans ce lieu solitaire;
Que te dirai-je enfin? sa peur, son embarras,
Tout me faisoit juger qu'elle avoit mille appas:
Et lorsqu'à mes regards.... Mais d'où sort cette
(fille ?

AMICLES.

Ah! ah! par quel hazard?.... elle est, ma foi,
(gentille.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLES, CEPHISE.

CEPHISE.

à part.

QU'heureusement le sort me le fait rencontrer !

AMICLES.

Ne l'effarouchons point, elle pourroit rentrer.

CEPHISE.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qu'on nomme Alci-
(biade ?

ALCIBIADE.

Il est vrai, c'est moi-même. Encore une ambassade ?

CEPHISE.

Vous voulez bien, Seigneur, recevoir ce billet
De la part de Timandre ?

AMICLES *regardant Cephise.*

Ah, le joli poulet !

ALCIBIADE.

Hé quoi ? Timandre encor ? cette femme me tuë.

AMICLES.

Elle ne se croit pas apparemment battuë.

ALCIBIADE.

A Timandre rendez ce billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

O Ciel!

ALCIBIADE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui la flatte.

CEPHISE.

Vous vous trompez. Timandre....

ALCIBIADE.

Et non, allez.

CEPHISE.

Il faut
Que celle, qu'en ce lieu vous visitiez tantôt,
Vous ait fort mal instruit de la jeune Timandre;
Sur ses perfections elle a craint de s'étendre.
J'en sçai les raisons..... Mais de quoi sert tout (ceci?
Vous ne meritez pas d'être plus éclairci.



SCENE IV.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

AVEZ-vous entendu le discours de la belle ?

ALCIBIADE.

Celle que dans ce lieu j'ai visité, dit-elle ?
Mais celle, qui tantôt à mes yeux s'est fait voir,
S'est dit Timandre, & lors.... Je ne puis conce-
(voir
Le mystere que peut renfermer ce langage.
Je ne sçai qu'en penser. Qu'en dis-tu, toi ?

AMICLES.

Je gage
Qu'il est en tout ceci de l'erreur, de l'abus.

ALCIBIADE.

Moi, je le crois de même.

AMICLES.

Oüi, j'y vois du confus;
Nous devions radoucir cette fille piquée ;
La belle se feroit un peu mieux expliquée.

ALCIBIADE.

Vous ne meritez pas qu'on vous tire d'erreur !
Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Cela vous rend rêveur ?

ALCIBIADE.

Je le suis en effet, lorsque je me rappelle
Qu'on m'a dépeint Timandre, aimable, jeune, (belle;
Et quand je songe enfin, que de tout ce por- (trait,
Celle à qui j'ai parlé, n'a pas le moindre trait :
Tout cela joint avec ce que je viens d'enten- (dre,
Me feroit soupçonner qu'on m'aura pû surpren- (dre;
Et que notre Astrologue ayant voulu ruser,
Sous le nom de Timandre, aura sçu m'imposer ;
Ou bien elles sont deux.

AMICLES.

Morbleu, ceci me pique ;
Et je veux aujourd'hui mettre tout en prati- (que,
Pour débroüiller, percer ce mystere étonnant,
Car, à dire le vrai, Seigneur, il me surprend.
Il faut que dans ce lieu je me fasse passage.
Mais si Socrate vient, il connoît mon visa- (ge.

Je lui ferai fuſpect. Par quel expédient ? . . . .
Ma foi je l'ai trouvé.

ALCIBIADE.

Que dis-tu ?

AMICLES.

Juſtement. . . .
Retourner cet habit . . . déguiſer ma figure . . . . :
Arriver dans ce lieu, comme par avanture. . . .

ALCIBIADE.

Mais dis . . . .

AMICLES.

Heureuſement que ſans aller plus loin ;
Je trouverai ſur vous tout ce dont j'ai beſoin,
Comme bagues, portraits, où d'autres gentilleſſes,
Gages d'amour, enfin, preſens de vos Maîtreſſes.
Sur vos tablettes, vous, écrire quelques mots . . .

ALCIBIADE.

Que diantre veux-tu dire? Et quels ſont ces propos?

AMICLES.

Une barbe de chevre . . : . Oüi, voilà mon affaire.
Venez, Seigneur, venez.

ALCIBIADE.

Mais que prétens-tu faire ?

AMICLES.

Socrate vient; fuyons. A quatre pas d'ici,
De mon projet, Seigneur, vous ferez éclairci.

SCENE V.

SOCRATE, TIMANDRE, CEPHISE.

SOCRATE.

PARLEZ sincerement, je le repete encore,
Timandre, vous avez des chagrins que j'ignore.
Il semble que vos yeux ont répandu des pleurs;
Et cet air abbatu....

CEPHISE.

C'est qu'elle a des vapeurs,
Qui la changent beaucoup.

SOCRATE.

Cela me semble étrange.

CEPHISE.

Oh! vous ne sçavez pas comme ce mal là change.
à Timandre.
Répondez donc vous même; essuyez donc vos (yeux.

SOCRATE.

Lorsque je suis tantôt arrivé dans ces lieux,

Elle me paroiſſoit ſe porter à merveille.

TIMANDRE.

Cela m'a pris fort vîte.

CEPHISE.
Oüi.

SOCRATE.

Moi, je lui conſeille
De ne point prendre l'air de trois ou quatre jours.

CEPHISE.

A ces ſortes de maux, il faut laiſſer le cours.
Tenez, ces vapeurs-là demandent qu'on reſpire.
Plus elle eſt renfermée, & plus ſon mal empire.

TIMANDRE.

Elle a raiſon.

SOCRATE.

Ayez ſoin de votre ſanté.
Conſervez un peu mieux toute cette beauté,
Qu'on voit briller en vous.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Entendez-vous, Madame?

SOCRATE.

Mais non pas aux dépens de celle de votre ame.

De la faveur des Dieux les plus rares tresors,
Sont les beautez de l'ame avec celles du corps.
Tâchez donc qu'elles soient toujours inséparables.
L'unique & sûr moyen de les rendre durables,
C'est de fermer si bien le cœur aux passions....

CEPHISE.

Oh! quel tems vous prenez pour vos instructions!
Avec votre morale il faut faire divorce.
Aujourd'hui, croyez-moi, le mal est dans sa force.

SOCRATE.

Ma morale n'a point tant de severité.
Pour que son mal, je croi, puisse en être irrité;
Et je ne doute point que l'aimable Timandre
Ne prenne du plaisir à me voir, & m'entendre.

CEPHISE.

Oh! beaucoup.

SOCRATE.

Mes desirs, mes vœux les plus ardens;
Seroient d'être en ces lieux près d'elle à tous mo-
(mens.

CEPHISE.

à part.
Le Ciel nous en preserve.

SOCRATE.

Et si j'ai quelques peines;
C'est de me voir contraint de rester dans Athenes;

Oüi, je voudrois pouvoir m'en bannir pour ja-
(mais.
Je joüirois ici d'une si douce paix ;
Et....

CEPHISE.

Vous feriez fort mal de quitter une Ville,
Où votre grand sçavoir à chacun est utile :
Vous seriez, par ma foi, blâmé de bien des gens.

SOCRATE.

Il pourroit arriver certains évenemens,
Qui m'en feroient sortir, sans m'attirer de blâ-
(me.

CEPHISE.

Comment ?

SOCRATE.

S'il m'arrivoit de perdre un jour ma femme ;
Ma retraite en ces lieux seroit mon seul recours.
Cela peut arriver ; chaque chose a son cours,
Et son terme, ici bas.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Ecoutez ce langage.

SOCRATE.

Je puis devenir veuf.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Haye ! il songe au veuvage ;

C'est fait de vous, Madame.

TIMANDRE, *tirant son mouchoir.*

Ah, Ciel!

SOCRATE.

Quoi, vous pleurez?

CEPHISE.

Par vos réflexions vous la desespérez.
Son interêt pour vous lui fait sentir en l'ame,
Quel chagrin vous auriez de perdre votre fem-
(me.

TIMANDRE.

Puissent long-tems les Dieux retarder ce mal-
(heur.

CEPHISE.

Vous l'entendez; voyez l'effet de son bon cœur.

SOCRATE.

Sa douleur, il est vrai, m'en est bien une preu-
(ve.

CEPHISE.

Jugez, si votre femme alloit devenir veuve,

Ce que ce ſeroit.

SOCRATE.

Ah ! laiſſons-là ce diſcours.

CEPHISE.

Cela peut arriver, chaque choſe a ſon cours.
Mais vous ne ſongez pas que peut-être à Timan-
(dre
Vous ôtez le repos qu'elle a beſoin de prendre.
Un peu de ſolitude eſt tout ce qu'il lui faut.

SOCRATE.

Hé bien, je me retire. Adieu, juſqu'à tantôt ;
Je vous laiſſe tranquille.

CEPHISE.

Ah ! le Ciel le conduiſe.

SCENE VI.

TIMANDRE, CEPHISE.

TIMANDRE.

QUELLE tranquillité ! vois, cruelle Cephiſe ;
Ce que tu mas fait faire ; & conçois à preſent
L'état où me réduit ton conſeil imprudent.
Loin d'adoucir mes maux dans ce triſte eſclavage ;
Il n'a ſçu m'attirer que mépris & qu'outrage.

Si

Si je n'avois suivi que les loix du devoir,
Je ne me verrois pas . . . . . .

CEPHISE.

Et qui pouvoit prévoir
Ce revers accablant, qui vient de nous surpren-
(dre ?
Au sort de cette Lettre aurois-je dû m'atten-
(dre ?
Pouvois-je imaginer qu'un message galant
Auroit été reçu si malhonnêtement ?
Ah, Madame !

Appercevant Amicles.

TIMANDRE.

Quoi donc ! Qui te rend étonnée ?

CEPHISE.

Encore un inconnu ? Quelle heureuse journée !

SCENE VII.

TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

AMICLES, *déguisé, à part.*

OH ! pour le coup, voila celle que nous cher-
(chons.

TIMANDRE.

Ah ! rentrons : Je crains trop . . . . .

CEPHISE.

Pourquoi craindre ? restons.

AMICLES.

Mesdames, pardonnez ; n'ayez aucune crainte.
Je cherche à m'informer du chemin de Corinthe ;
Et ne sçachant pas trop . . . *à part*. O la rare beauté !

CEPHISE.

Ah ! vous vous adressez fort mal, en verité.
Qu'êtes-vous donc ?

AMICLES.

Marchand. Je suis de Phenicie.
J'achete ; je revends ; je troque, négocie :
Et je serois heureux, si dans tous mes Bijoux
Il s'en trouvoit quelqu'un, qui fût digne de vous.

CEPHISE.

Oh ! nous ne sommes pas de grandes acheteuses.
Mais voyons ; qu'avez-vous ?

AMICLES.

Des pierres prétieuses.
Regardez. En voici, dont l'éclat merveilleux
Fait l'admiration de tous les curieux.

TIMANDRE.

Cela brille beaucoup.

CEPHISE.

Elles sont des plus belles.

AMICLES *à Timandre*.

Ce ne sont que vos yeux qui l'emportent sur elles.

TIMANDRE.

Le compliment est doux.

AMICLES.

Vous le meritez bien.

CEPHISE.

Le Marchand est galant; nous aurons tout pour rien.
Qu'avez-vous là ?

AMICLES.

Portraits, Peintures estimées....

CEPHISE.

Oh ! non : Il faut, à nous, des choses animées.

AMICLES.

Quelqu'un pourroit venir; profitons du moment.
Tenez ; de mes Bijoux voici le plus galant.

TIMANDRE.

Que veut dire.....

AMICLES.

Daignez l'honorer d'une œillade,
Prenez ; c'est un Billet.

TIMANDRE.

De qui ?

AMICLES.

D'Alcibiade.

TIMANDRE.

Comment ?

SCENE VIII.

ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

ALCIBIADE.

à part. NON, je ne puis plus long-tems résister
A mon impatience ; & ne pouvant douter . . . . . .
Voyant Timandre.
Ciel ! que vois-je ?

TIMANDRE *à Amicles.*

Non, non ; je suivrai, sans le lire,
Ce qu'un juste dépit en ce moment m'inspire.
Reportez à l'instant ce Billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui le flatte.

ALCIBIADE, *à part.*

Ciel, qu'entends-je !

AMICLES.

Eh ! Madame .... attendez un moment.
Si.. :. mon Maître pouvoit ..... le voici, juste-
à Alcibiade. (ment.
Seigneur, avancez donc.

TIMANDRE.

Retirons-nous, Cephise.

CEPHISE.

Madame, il n'est plus tems.

ALCIBIADE.

Ciel ! quelle est ma surprise !
Jamais tant de beautez ......

TIMANDRE.

Ah ! C'est lui que je voi.

ALCIBIADE.

Amicles, quel objet ! .....

TIMANDRE.

Cephise, soûtiens moi.

CEPHISE.

Allons, Madame, allons, revenez à vous-même.

AMICLES *à Alcibiade.*

Rappellez donc vos sens.

ALCIBIADE.

Ah ! dans mon trouble extrême,

Laisse-moi respirer. Quoi, Madame, c'est vous ?
C'est vous, de qui j'ai sçû m'attirer le courroux ?
Hé quoi ? J'ai pû de vous refuser une Lettre ?
Quel plus grand crime, helas! oseroit-on commet-
(tre ?
Ah! si vous conceviez l'excès de ma douleur....

TIMANDRE.

Un hazard imprévû n'a pas voulu, Seigneur,
Que ma Lettre en effet vous ait été remise;
Mais le sort s'opposant à ma folle entreprise,
M'a fait voir.... Je me trouble.... Ah! fuyons
(de ces lieux.

ALCIBIADE.

De vos rares beautez ne privez point mes yeux.
Ah! je suis enchanté.

AMICLES, *à Cephise.*

Que vous avez de charmes!

CEPHISE, *à Timandre.*

Ils sont pressans.

TIMANDRE.

Je suis dans de vives allarmes.

ALCIBIADE.

Craindriez-vous Socrate? Et l'aimez-vous au
(point ?...

TIMANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? Non, je ne l'aime point.

CEPHISE.

Aimer Socrate ! ah, Ciel ! cela se peut-il dire ?

TIMANDRE.

L'amour pour la sagesse est tout ce qu'il m'inspire ;
Je suis mal ses conseils ; & cette fermeté,
Que lui-même sans cesse .....

ALCIBIADE.

Ah ! divine beauté .....

AMICLES.

O trop aimable objet ! ....

ALCIBIADE.

Sçachez mieux faire usage
Des attraits, que des Dieux vous eûtes en partage:
Vous les ont-ils donnez, ces précieux attraits,
Pour être dans ces lieux confinez pour jamais ?

AMICLES.

Non, non.

ALCIBIADE.

Votre beauté, par eux-mêmes formée
Fait voir qu'ils ont voulu que vous fussiez aimée.

TIMANDRE.

Tout ce que dit Socrate est plus judicieux ;
Mais, Seigneur, cependant vous persuadez bien mieux.

Et je sens dans mon cœur des atteintes secrettes ;
Qui s'accordent bien mal avec tous ses préceptes.

ALCIBIADE.

Ah ! souffrez qu'à vos pieds....

AMICLES.

Il faut qu'à vos genoux ....

CEPHISE.

Quels transports ! finissez.

TIMANDRE.

Hélas ! que faites-vous ?
Ah ! de grace, épargnez à mon ame craintive....

AMICLES, *prenant la main de Cephise.*

Souffrez que cent baisers...

CEPHISE.

L'attaque devient vive ;
Et .... Ciel ! voilà Socrate.

TIMANDRE.

Ah, quel trouble est le mien !
Levez-vous, il nous voit.

ALCIBIADE.

Allez, ne craignez rien.

AMICLES.

AMICLES.

Non, non. Nous l'attendons en ce lieu de pied ferme :
Et s'il faut disputer .... Le voilà comme un Terme.
Il nous regarde tous, sans voix, sans action,
Il croit que ce qu'il voit est une illusion.

SCENE IX.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

SOCRATE *à part.*

Ciel ! de ce que je vois que faut-il que je pense,
Et de quoi m'a servi toute ma prévoyance ?
à Alcibiade.
Que faites-vous, Seigneur, & quel est votre espoir ?

ALCIBIADE.

De montrer, de l'amour jusqu'où va le pouvoir ;
De prouver à Timandre une ardeur éternelle ;
Et de lui faire enfin un destin digne d'elle.

SOCRATE.

Timandre est un dépôt qui m'étoit confié ;
Vous violez des droits.....

ALCIBIADE.

Je suis justifié.

Traitez, si vous voulez, mes actions de crimes,
L'amour est mille fois plus fort que vos maximes.

SOCRATE.

Moi, qui dans la vertu voulois la maintenir!

AMICLES.

Il prendra ce soin-là, lui-même, avec plaisir.

SCENE X.

SOCRATE, ALCIBIADE, AGLAUNICE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

AGLAUNICE.

Qu'entends-je! qu'est-ceci?

AMICLES.

Voici votre Astrologue.
Quels regards elle jette! Elle a les yeux d'un (Dogue.

SOCRATE.

Socrate de vos soins doit vous remercier.
Que direz-vous ici pour vous justifier?
Vos vertueux conseils ont une heureuse suite;
Que dois-je soupçonner d'une telle conduite?

AGLAUNICE.

De quoi m'accusez-vous, je vous prie? Et pourquoi
Croyez-vous, de ceci, devoir vous prendre à moi?

SOCRATE.

Perfide !

AGLAUNICE.

Hé quoi ! Socrate à cet excès s'emporte ,
Je vois ce qui vous fait m'outrager de la forte ;
Et je ne dois plus rien ménager entre nous.
La perte de Timandre eft fenfible pour vous ,
Parce que fes attraits . . . . . .

AMICLES.

Ecoutons.

AGLAUNICE.

Dans votre ame ,
Avoient fçu faire naître une fecrette flâme ;
Et que vos foins jaloux pouffez jufqu'à l'excès ,
Se trouvent aujourd'hui fans fruit & fans fuccès.

ALCIBIADE.

Socrate , j'avois tort. . . . . .

AGLAUNICE.

Voilà cet homme fage ;
Qui n'a pû de l'amour triompher , à fon âge ,
Qui blâme ma conduite.

AMICLES.

Oh ! fans doute , il a tort.
Il devoit , comme vous , fur lui faire un effort.

Comme vous, il devoit se contenter d'écrire
Quelque billet galant.

SOCRATE.

Comment ?

AGLAUNICE.

Que veut-il dire ?

AMICLES.

N'en aurois-je point un dans ce goût-là, sur moi,
Que vous auriez écrit ?

AGLAUNICE.

Ciel !

AMICLES.

Le voici, ma foi.
Daignez, Seigneur Socrate, en faire la lecture.

SOCRATE.

à Aglaunice.
Que veut dire ceci ? C'est de votre écriture !
Il lit.

AU JEUNE ALCIBIADE.

„ Vous revoir au plûtôt est le bien où j'aspire :
„ Ce n'est point pour vous étaler
„ Ce que mon sçavoir peut produire ;
„ De plus aimables soins me font vous rappeller.
„ L'esprit doit cesser de parler
„ Quand le cœur a beaucoup à dire
TIMANDRE.

CEPHISE.

Par ma foi, l'avanture à present devient claire.

TIMANDRE.

Elle avoit pris mon nom !

AMICLES.

Oüi, voilà le mystere.

ALCIBIADE.

C'est ce qui dans ce jour a causé mon erreur,
Et jusques-à-present retardé mon bonheur.

SOCRATE *à Aglaunice.*

Vous êtes femme forte, & sur vos sens vous-mê-
(me
Vous sçavez fort bien prendre un empire suprême.

AGLAUNICE.

Dans le trouble où je suis, je ne me connois plus.

AMICLES.

Bon ! allez consulter vos Astres là-dessus.

SCENE XI.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

SOCRATE.

Je la condamne, hélas ! & je ſens que mon ame
Livrée aux mêmes traits, eſt plùs digne de blâme.
J'en rougis, & ne puis pardonner à mon cœur
D'avoir pû ſi long-tems conſerver ſon erreur.
Seigneur, je l'avourai, les charmes de Timandre
Troubloient une raiſon, que je viens de reprendre.
Je ne m'en deffends plus. J'ai ſenti des combats,
Qui n'étoient que l'effet de ſes puiſſans appas.
Que vous dirai-je, enfin ? L'eſtime & la tendreſſe,
Couvroient tout le poiſon d'une flâme traîtreſſe ;
Mais il n'eſt plus beſoin ici de l'étouffer,
Et Socrate, à vos yeux, en vient de triompher.

ALCIBIADE.

A ces nobles efforts, je reconnois Socrate.

SOCRATE.

C'eſt ſans efforts, Seigneur, que ma victoire éclate ;
Quand l'homme veut ſortir de ſon aveuglement,
Des ſurpriſes du cœur il triomphe aiſément ;
S'il laiſſe à ſa foibleſſe un empire ſuprême,
C'eſt qu'il craint d'y penſer, & s'évite lui-même.

AMICLES.

Ma foi, Seigneur Socrate, on ne peut parler mieux.
Mirto, de ce retour rendra graces aux Dieux.
Vous allez resserrer vos anciennes chaînes.
à Céphise.
Pour moi, c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les (miennes.

ALCIBIADE.

Chere Timandre, allons; que l'Hymen & l'Amour
En presence de tous, solemnisent ce jour.

CEPHISE, *à Amiclès.*

Recevez donc ma main.

AMICLES.

Recevez ma tendresse.
Que nous allons donner de Sujets à la Grece!

FIN.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Alcibiade, Comedie*; & je crois que le Public en recevra l'Impreſſion avec le même plaiſir qu'il en a vû les repreſentations. Fait à Paris ce 20 Mars 1731.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FR. LE BRETON pere, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſuplier de lui accorder nosLettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un Ouvrage qui lui a été mis en main, & qui a pour titre *Alcibiade, Comedie, par le Sieur Poiſſon*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire

imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notred. très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN. Le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons

au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Avril, l'An de grace mil sept cent trente-un, & de notre Regne le seiziéme.

Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

J'ai cedé & transporté mon droit de la presente Permission à Mlle. LE BRETON, pour en joüir en mon lieu & place suivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce 19 Mars 1731. POISSON.

Registré ensemble la cession sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N. 152. fol. 152. conformement aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 16 Avril 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER, *Syndic*.